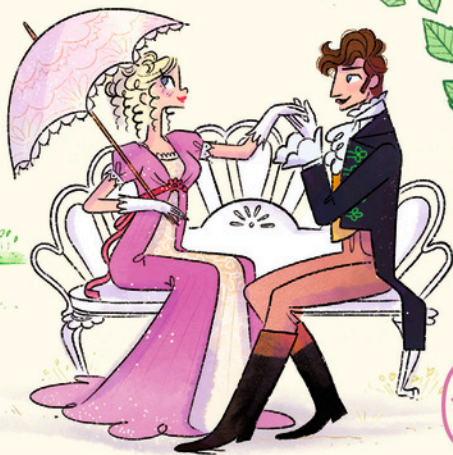


Regency

# Mary Balogh

Le petit défaut  
de lady  
Rotherham



J'AI  
LU

## **Mary Balogh**

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle publie son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Le petit défaut  
de lady Rotherham

*Aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions  
N° 4373  
Le banni  
N° 4944  
Passion secrète  
N° 6011  
Une nuit pour s'aimer  
N° 10159  
Le bel été de Lauren  
N° 10169  
La maîtresse cachée  
N° 10924  
Stratagème amoureux  
N° 11298  
Un bijou si précieux  
N° 11762  
La perle cachée  
N° 11788  
La magie de Noël  
N° 12807  
Une partie de campagne  
N° 13220

**CES DEMOISELLES  
DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca  
N° 8599  
2 – Inoubliable amour  
N° 8755  
3 – Un instant de pure magie  
N° 9185  
4 – Au mépris  
des convenances  
N° 9276

**LA FAMILLE HUXTABLE**

- 1 – Le temps du mariage  
N° 9311  
2 – Le temps de la séduction  
N° 9389  
3 – Le temps de l'amour  
N° 9423  
4 – Le temps du désir  
N° 9530  
5 – Le temps du secret  
N° 9632

**LA SAGA DES BEDWYN**

- 1 – Un mariage en blanc  
N° 10428  
2 – Rêve éveillé  
N° 10603  
3 – Fausses fiançailles  
N° 10620  
4 – L'amour ou la guerre  
N° 10778  
5 – L'inconnu de la forêt  
N° 10878  
6 – Le mystérieux duc  
de Bewcastle  
N° 10875

**LE CLUB  
DES SURVIVANTS**

- 1 – Une demande en mariage  
N° 11019  
2 – Un mariage surprise  
N° 11152  
3 – L'échappée belle  
N° 11196  
4 – Rien qu'un enchantement  
N° 11310  
5 – Rien qu'une promesse  
N° 11482  
6 – Rien qu'un baiser  
N° 11565  
7 – Rien que l'amour  
N° 11675

**LA SAGA DES WESTCOTT**

- 1 – Celui qui m'aimera  
N° 12315  
2 – Celui qui m'embrassa  
N° 12430  
3 – Celui qui m'épousera  
N° 12717  
4 – Celui qui me désirera  
N° 13001  
5 – La valse de Noël  
N° 13100  
6 – Celui qui me respectera  
N° 13158

MARY  
BALOGH

Le petit défaut  
de lady Rotherham

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Viviane Ascain*





Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
THE INCURABLE MATCHMAKER

*Éditeur original*  
By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.  
First published in the United States by Signet.

© Mary Balogh, 1990

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2021

## Qu'est-ce que la « régence anglaise » ?

La régence est une période de l'histoire anglaise très prisée des auteurs de romances historiques. Sauf que, pour la plupart d'entre nous, la régence anglaise est une notion très vague. La régence, au sens strict, ne dure que de 1811 à 1820. Elle correspond à la fin du règne de George III, atteint de folie. Pendant ces quelques années, la régence est assurée par son fils, le prince régent, le futur George IV. Parfois, le terme de « régence anglaise » désigne une période plus étendue, de 1795 à 1837, jusqu'au règne de la reine Victoria.

Personnalité excentrique, George IV est réputé pour ses débauches, ses dépenses extravagantes, son mode de vie dépravé. Intelligent, cultivé, il est doté d'un goût très sûr. Architecture, arts décoratifs, mode, il favorise l'émergence de ce qu'on appellera le « style Regency ». Tandis que l'aristocratie, à son image, se distingue par son faste et ses outrances en tout genre, les arts et les lettres rayonnent, de Jane Austen à Mary Shelley en passant par les poètes John Keats et Byron. Toutefois,

les idées nouvelles issues de la Révolution française commencent à se diffuser. On s'interroge sur la place des femmes, l'esclavage, les fondations de la monarchie et la condition ouvrière.

À sa façon, la régence arrime solidement la société britannique à la modernité industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle.



# 1

— Tu n'es pas au bal des Cholmondley, Jack ?

Le marquis de Kenwood dévisagea son interlocuteur. Puisqu'il se trouvait confortablement installé au bar du White's<sup>1</sup>, les jambes étendues devant lui, entouré d'un groupe de jeunes gens tout aussi indolents, il lui semblait parfaitement évident qu'il n'était pas au bal des Cholmondley.

— Non, répondit-il laconiquement.

— Tu as peur que le vieux Cholmondley ne te trouve enfermé avec sa femme et que cela ne se termine mal ? ironisa le nouveau venu.

Le marquis leva son monocle, bien qu'il jouît d'une vue parfaite et que cet accessoire à la mode n'améliorât en rien sa vision. Après avoir passé la soirée au club avec un groupe d'amis pour fêter l'anniversaire de l'un d'entre eux, il était, il se l'avouait très honnêtement, aux trois quarts ivre.

---

1. White's : club privé particulièrement à la mode à cette époque. (N.d.T.)

— Lady Cholmondley ? Cette histoire date d'au moins trois semaines. D'où reviens-tu donc, Hartley ? Du fin fond de la Chine ?

— Il en a eu cinq ou six depuis, intervint un jeune homme qui avait dénoué sa cravate et l'avait jetée sur son épaule pour être plus à l'aise. Molly Haines, Annette Je-ne-sais-plus-comment, cette petite danseuse, la rouquine..., énuméra-t-il laborieusement en comptant sur ses doigts.

— Sally Strange, ajouta un de ses camarades.

Le marquis de Kenwood leva son verre à moitié vide pour en faire chatoyer les belles couleurs à la lumière des chandelles.

— Comment fais-tu, Jack ? questionna d'une voix pâteuse un homme imposant.

— Parce que tu ne sais pas encore comment t'y prendre, Maurice ? À trente ans ? s'étonna un autre avec l'air profondément ennuyé des véritables dandys.

Le malheureux Maurice se vit immédiatement l'objet d'un concert de moqueries.

— Sérieusement, il n'y a pas un seul libertin capable de se mesurer à Jack dans toute l'Angleterre.

Personne ne contesta l'assertion ni ne protesta. S'entendre qualifier de libertin notoire constituait visiblement un compliment enviable.

— Est-ce ma faute si je suis né irrésistible ? lança à la cantonade le marquis après une copieuse lampée de cognac. Ce sont les femmes qui font le sel de la vie, ajouta-t-il avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

Même à ses oreilles, ses paroles sonnèrent étrangement. Il avait l'impression qu'elles lui collaient à la langue.

— Je parie qu'il n'y a pas une femme dans toute l'Angleterre qui pourrait résister à Jack s'il jetait son dévolu sur elle, s'émerveilla Maurice.

« La reine d'Angleterre, peut-être », songea l'intéressé en se demandant pourquoi ses chaussures s'éloignaient de lui. C'était curieux, puisque ses pieds étaient toujours au bout de ses jambes. Décidément, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été aussi ivre. Il ne serait pas beau à voir le lendemain matin. Quant à Carter, il ferait une figure d'enterrement et le regarderait de haut en tordant le nez. La peste soit des valets de chambre, cette espèce pleine d'arrogance !

— N'exagérons rien, intervint Elwood Rittsman, qui avait l'incroyable toupet de ne pas être ivre. Même Kenwood doit bien échouer de temps en temps !

Le marquis leva de nouveau son monocle et réussit à trouver Rittsman. Il lui semblait bien qu'il avait toujours détesté ce garçon. Malgré une carrure digne d'un boxeur professionnel, il trouvait le moyen de jouer les sournois sur un ring. Il avait la manie de danser autour de son adversaire à distance suffisamment respectable jusqu'à ce qu'il parvienne à détourner son attention. Il se servait alors de son poing gauche de façon éprouvante et peu élégante. Le marquis en savait quelque chose, tout comme son nez, qui

était resté enflé et douloureux pendant plusieurs jours il n'y avait pas un an.

— Aucune femme ! déclara-t-il théâtralement, en soignant son élocution.

— Ah, je flaire un pari ! s'exclama quelqu'un avec enthousiasme.

Immédiatement, même à cette heure avancée, le mot agit comme un tonique sur les énergies défaillantes et les cerveaux embrumés de la douzaine de fêtards. Tout le monde s'anima soudain, et quelques messieurs qui ne faisaient pas partie du groupe le rejoignirent. Un pari, n'importe quel pari, constituait l'activité favorite des clubs de gentlemen et une diversion susceptible de soulever l'enthousiasme des tempéraments les plus blasés.

Un pari ? Qui pariait quoi, à quel propos, et combien ? Lord Kenwood abaissa son monocle et considéra avec tristesse son verre presque vide. Que le diable l'emporte, il était ivre. Pas gris, pas légèrement éméché, mais ivre, complètement ivre. Mais ce pari avait quelque chose à voir avec lui. Et avec ce serpent de Rittsman.

— Un pari ! accorda-t-il à son verre d'un air décidé.

— Un pari ! renchérit Rittsman.

D'un claquement de doigts, quelqu'un – Bedard, constata le marquis en bâillant bruyamment – demanda le registre des paris, une plume et un encrier.

— Il faut choisir une femme, commença Bedard.

— Mais qu'est-ce que Jack devra faire ? objecta un autre. L'embrasser ? S'enfuir avec elle ? L'épouser ?

— Je n'épouserai jamais personne ! déclara fermement le marquis, bien réveillé cette fois-ci. S'il est question de mariage, il n'y a plus de pari !

— Il devra coucher avec elle, bien entendu ! s'impacienta Rittsman.

Rittsman était sans aucun doute la seule personne présente en pleine possession de ses facultés intellectuelles, se dit le marquis avec le désagréable pressentiment que cela constituait un handicap important pour lui. Quel était son rôle dans cette histoire ? Peu importait, après tout. La vie était incroyablement ennuyeuse ces temps-ci. Tout ce qu'il y avait à se mettre sous la dent, c'était un essaim de petites oies blanches à peine sorties du pensionnat et papillonnant dans l'espoir d'attraper un mari au cours de la saison. Or les oies blanches ne l'intéressaient pas.

Une discussion animée s'ensuivit pour savoir quelle heureuse élue serait l'objet des entreprises de séduction du marquis de Kenwood. Il fut grandement soulagé d'entendre un de ses chevaleresques amis déclarer immédiatement qu'il était hors de question de choisir une jeune vierge de la bonne société. On écarta Mme Mackenzie car elle avait la réputation d'une femme facile, ce qu'elle était effectivement – cela faisait au moins deux ans que le marquis repoussait ses avances. Après avoir entendu le nom de Mme Mackenzie, il se désintéressa de la conversation, soudain fasciné

par une tache sur ses souliers. Carter le toiserait d'un air accusateur quand il la verrait, comme si son maître avait délibérément marché dans une flaque, alors qu'il n'en avait rien fait, il s'en souvenait très bien ou, plutôt, il n'avait aucun souvenir d'un tel méfait.

— Il faut qu'elle soit disponible, expliqua quelqu'un, rejetant le nom d'une dame qui venait de s'embarquer pour l'Amérique deux semaines plus tôt, mais que ce ne soit pas une femme facile.

Ernie choisit ce moment pour se réveiller. Lord Ernest Crensford ne dormait pas vraiment, bien sûr, mais si lui était ivre, pensa le marquis en regardant son jeune parent, on pouvait considérer qu'Ernie baignait dans l'alcool. Il avait le regard vitreux et était d'une pâleur cadavérique. Lord Kenwood pouffa en son for intérieur en imaginant la migraine qui torturerait son cousin le lendemain matin.

— Diana ! avança laborieusement Ernie. P... p... personne a jamais pu s... séduire Diana !

La conversation s'interrompt par souci de courtoisie pour prendre note de la résurrection d'entre les morts d'un jeune homme autrement bien sous tous rapports.

— Diana ? Tu veux dire Diana Ingram ? La Diana de Teddy ? demanda l'honorable Lester Houndsleigh.

— Une vertu à t... t... toute épreuve ! acquiesça gravement Ernie.

— Tu parles de la Diana Winters qui a épousé ton frère, Ernie ?

Lord Crensford hocha la tête.

Des murmures pleins de respect s'élevèrent. Tout le monde se rappelait Mlle Diana Winters, cette jeune fille absolument ravissante qui n'avait eu qu'à paraître pour séduire toute la bonne société cinq saisons plus tôt, et qui avait désespéré une foule de cœurs pleins d'espoir en épousant à la fin de la saison le révérend Edward Ingram, plus jeune fils du comte et de la comtesse de Rotherham, avec qui elle était allée s'enterrer quelque part au fin fond de la campagne.

Tout le monde se rappelait également sa froideur et sa réserve et comme il avait été impossible de la séduire ou même de lui plaire et de l'entraîner là où elle ne voulait pas aller. Elle n'avait jamais semblé souhaiter se trouver où que ce soit seule avec un monsieur. Certains l'avaient rapidement qualifiée de glaçon, mais elle était bien trop belle pour qu'on puisse l'ignorer, et bien trop séduisante pour qu'on ne la regrette pas.

Un soupir collectif parcourut le bar du White's.

Le marquis savait parfaitement qui était Mlle Diana Winters. Elle était la femme de Teddy Ingram. Sa veuve, en fait, car Teddy était mort depuis plus d'un an. Il ne l'avait jamais rencontrée, bien qu'il fût parent avec les Ingram. Il ne s'agissait pas d'une proche parenté, cependant, et seule sa mère aurait pu lui dire quel était le lien qui les unissait. Une parenté au deuxième ou au troisième degré, lui semblait-il.

L'année des débuts dans le monde de Mlle Diana Winters, il avait passé l'été en Écosse en compagnie

d'une délicieuse petite actrice dont le nom et le visage lui échappaient pour le moment, et il avait manqué la saison et le mariage de Teddy.

— Nous sommes tous d'accord pour Mme Diana Ingram, alors ? résuma la voix posée de Rittsman.

— Oh non, p... p... pas Diana ! C't'une femme rechpectable. Et c... c... c'est ma belle-sœur. La veuve de Teddy, v'savez, articula péniblement lord Crensford en passant la main sur son menton qui commençait à bleuir.

— Va pour Mme Diana Ingram, acquiesça le marquis. Mais comment puis-je faire sa connaissance ? Je ne l'ai même jamais vue.

— Elle va ve-venir à Roth'rham Hall la s'maine p... p... prochaine, hoqueta lord Crensford. C'est l'anni-niversaire de p'pa. Tout le monde viendra. Toute la f... f... famille. Les cousins, les tantes, t... t... tout l'monde !

— Il est grand temps pour moi de renouer avec tes parents et mes lointains cousins, déclara le marquis d'une voix qui sonna étonnamment haute et claire à ses oreilles, comparée à la pénible élocution d'Ernest. Tu y seras, Ernie ? J'irai avec toi.

— Ben sûr, que j'y s... serai, Jack ! C'est g... g... gentil de t... t... ta part de v... venir avec moi. Lester s... s... sera là aussi.

Lester Houndsleigh était effectivement un proche parent d'Ernie, se rappela Kenwood. Ils étaient cousins au deuxième degré.

— C'est entendu, alors, conclut le marquis en vidant d'un trait le fond de son verre.



Il restait bien entendu quelques détails assommants à régler. De combien de temps disposerait-il pour mener à bien son entreprise de séduction ? Enfin, ce que Rittsman appelait séduction. C'était ridicule, bien entendu. De sa vie, jamais il n'avait eu besoin de séduire une femme. Il lui arrivait même parfois de trouver dans son lit une dame qu'il n'y avait pas invitée. Il n'en avait jamais chassé aucune, bien entendu, invitée ou non.

— Je ne devrais pas avoir besoin de plus d'une quinzaine, déclara-t-il, suscitant les ricanements de Rittsman.

Ils se mirent d'accord sur un mois.

— Quelle preuve aurai-je ? s'inquiéta Rittsman.

— Quelle preuve te faut-il ? Tu veux te poster au pied du lit ?

Quelqu'un – Maurice, lui sembla-t-il – déclara avec indignation que Jack était un gentleman et que sa parole suffisait. Tout le monde acquiesça, et Rittsman n'eut plus d'autre choix que de se ranger à l'avis général.

— Quel est l'enjeu ? demanda une voix non identifiée.

— Cinq cents livres, avança Rittsman.

— Mille livres, proposa en même temps le marquis.

Ils s'arrêtèrent sur cinq cents guinées<sup>1</sup>.

Quand il leur sembla enfin qu'il ne restait plus d'autre détail à régler, on inscrivit le pari sur le

---

1. Une guinée valait vingt et un shillings, soit une livre et un shilling. (*N.d.T.*)

grand livre, les deux intéressés y apposèrent leur paraphe, ainsi que leurs deux témoins, et le marquis fut enfin en mesure d'aller retrouver son lit, laissant derrière lui un groupe considérable de parieurs enthousiastes. La plupart parièrent sur le marquis, et des sommes importantes.

Pendant tout ce temps, lord Crensford, pâle et visiblement perdu, ne cessa de marmonner qu'ils devaient trouver une autre dame.

Moins d'une heure plus tard, lorsque le marquis de Kenwood posa enfin la tête sur l'oreiller, les yeux fermés pour ne pas voir la mine réprobatrice de son valet de chambre, il se demanda ce qu'il avait bien pu faire exactement au White's. Une folie, très probablement, puisqu'il s'enivrait rarement et que, de ce fait, il ne possédait pas suffisamment d'expérience pour éviter les chausse-trappes. Il allait dormir un peu. Peut-être tout s'arrangerait-il pendant son sommeil. Peut-être se réveillerait-il frais et dispos le lendemain matin.

On pouvait toujours rêver...

Teddy Ingram... Lord Kenwood avait gardé de lui le souvenir d'un jeune homme dégingandé toujours sérieux et plongé dans ses livres. À quoi pouvait bien ressembler sa veuve ?

Ce petit séjour à la campagne promettait d'être un cauchemar. Peut-être devrait-il remplir d'eau la cuvette de porcelaine de sa table de toilette, y plonger la tête et oublier de la relever...

En grognant, il se recroquevilla sur le côté. À partir de maintenant, il ne toucherait plus une

goutte d'alcool. Plus jamais. L'alcool était une invention diabolique.

Mme Diana Ingram avait mal à la tête. Elle craignait comme la peste ces accès de migraine. Ils étaient rares, heureusement, mais lorsqu'ils commençaient, on ne savait jamais quand ils se termineraient.

— Repousse ton voyage de quelques jours, ma chérie, suggéra sa mère. L'anniversaire du comte n'est que dans deux semaines, après tout.

— Tu ne peux pas savoir comme tu me tentes, maman ! Mais Bridget a préparé mes malles, et si je ne pars pas demain, il faudra recommencer tous les préparatifs dans une semaine.

— Savoir que tu vas faire tout ce chemin seule avec Bridget ne me plaît pas du tout, mon petit, déclara son père par-dessus son livre et ses lunettes.

— Mais je vais partir tôt demain matin, papa, pour arriver dans la journée. Et tu sais bien que si jamais nous faisons de mauvaises rencontres, Jimmy et Henry suffiront à effrayer n'importe qui du haut de leur siège, Jimmy avec son langage fleuri et ses injures et Henry rien qu'en fronçant les sourcils, dit Diana en se forçant à sourire.

— Oui, ou Bridget avec ses hurlements, concéda sir Godfrey Winters. Hier, on aurait pu croire qu'il y avait toute une armée de souris à l'office, au lieu d'une seule. Cette fille a dû naître avec une double paire de poumons !

— Moi non plus, je n'aime pas te voir partir, ma chérie, renchérit lady Winters, mais tu as besoin de distraction et de compagnie. Tu as eu une année très monotone ici.

— Mais tellement calme, et c'était exactement ce dont j'avais besoin. Je commence seulement à pouvoir penser à Teddy sans me transformer en fontaine. Comment veux-tu que je songe à me remarier ?

— Je trouve en effet curieux que la comtesse t'écrive qu'elle compte te chercher un nouvel époux parmi ses invités ou ses voisins alors qu'Ingram était son fils, intervint son père. On s'attendrait plutôt qu'elle craigne que tu ne te remaries.

— La comtesse de Rotherham a toujours été une marieuse incorrigible, lui rappela sa femme.

— De toute façon, elle ne peut pas t'obliger à te marier si tu ne le souhaites pas, ou à épouser un homme qui ne te plairait pas, Diana. Et tu as une maison ici, avec ta mère et moi, tu le sais. Tu as toujours su ce que tu voulais, tu l'as prouvé. Personne – à commencer par nous – ne s'attendait à te voir épouser Ingram alors que tu avais tellement de soupirants riches et de haut rang à tes pieds. Mais c'est lui que tu as choisi, et je dois reconnaître que tu as eu raison. C'était un homme bien. Quel dommage qu'il n'ait pas mieux pris soin de lui quand il a attrapé ce refroidissement !

Les yeux de Diana s'emplirent de larmes, et lady Winters adressa à son mari un regard de reproche.

— Tu as raison, papa, rien ne m'oblige à accepter l'un des soupirants qu'aura choisis ma

belle-mère. Et peut-être changera-t-elle d'avis, d'ailleurs, à moins qu'il n'y ait aucun beau parti là-bas. Il s'agit d'une fête de famille, après tout.

Elle se leva pour aller embrasser ses parents puis monta l'escalier, la migraine lui battant les tempes. Et ce ne furent pas les prévenances de Bridget, qui prit soin de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas déranger sa maîtresse mais oublia de ne pas claquer les portes et les tiroirs, et qui fit bien attention à chuchoter mais négligea de se taire, qui arrangèrent son état.

Diana se demandait parfois si Bridget n'était pas née en parlant et ne s'était plus arrêtée depuis. La plupart du temps, elle trouvait distrayants, voire amusants, les bavardages de sa femme de chambre, et elle avait pris l'habitude de se confier à elle. Mais, ce soir, le babil de la jeune fille l'agaçait.

Teddy avait engagé Bridget comme cuisinière au presbytère avant son mariage. Quand il y avait amené son épouse, la petite avait confié à Diana que sa plus haute ambition avait toujours été de devenir femme de chambre. Comme sa cuisine laissait à désirer, Diana l'avait rapidement promue au rang de femme de chambre particulière, préférant faire elle-même la cuisine. Teddy n'avait pas les moyens d'engager une autre domestique et refusait d'accepter l'aide de ses parents, qui étaient prêts à engager toute une domesticité pour lui.

Diana écarta la suggestion de Bridget, qui lui conseillait de prendre du laudanum pour dormir.

Elle ne prenait jamais de médicaments à moins que ce ne fût absolument indispensable.

— Je dois me lever tôt demain matin, et je ne veux pas avoir la tête lourde.

— Une tête lourde vaut mieux qu'une tête comme un tambour, M'dame, chuchota Bridget, mais vous avez toujours été têtue comme une mule. Vous avez jamais voulu prendre quoi que ce soit quand le pauvre cher révérend a trépassé, alors que tout le monde autour de vous avait ses vapeurs !

— Si seulement je n'avais pas à faire ce voyage ! soupira Diana, la main sur le front. Mes beaux-parents sont tellement gentils, Bridget, tellement affectueux... mais tellement envahissants. Ils n'ont jamais compris que le révérend Ingram ait choisi une paroisse de campagne alors qu'ils rêvaient pour lui d'une grande carrière ecclésiastique. Maintenant, ils veulent me dédommager, en quelque sorte, et m'arranger un splendide mariage. Mais je n'ai pas envie de me remarier – pas encore, en tout cas. Et quand je serai prête, je choisirai moi-même mon époux.

— Mais il est temps que vous preniez un peu de bon temps, M'dame. Vous êtes encore tellement jeune et tellement jolie ! Et c'était toujours si calme et ennuyeux au presbytère ! P't-être qu'y aura quelqu'un pour vous, un beau monsieur qui vous fera tourner la tête...

— Par moments, tu ne m'aides vraiment pas, tu sais, marmonna sa maîtresse.

Elle avait effectivement envie de se remarier, se dit-elle une fois que sa femme de chambre fut sortie sur la pointe des pieds – et en claquant la porte. Elle avait vingt-trois ans et désirait plus que tout mettre un peu de gaieté dans sa vie, mais ce souhait lui paraissait tellement déloyal...

Même si elle avait beaucoup aimé Teddy, elle l'avait épousé pour de mauvaises raisons. Cela faisait longtemps qu'elle l'avait compris. Peu de temps après son mariage, en fait. Elle était si jeune et naïve quand ses parents l'avaient emmenée à Londres pour la saison, et le succès qu'elle y avait remporté l'avait affolée. Elle n'avait tout simplement pas su comment réagir. Les jeunes gens à la mode l'avaient terrifiée. Elle ne savait pas quoi leur dire, comment se comporter avec eux... Elle s'était donc raidie et repliée sur elle-même, et les avait vus avec consternation l'en admirer et l'en adorer avec encore plus d'ardeur.

Teddy était différent. Il avait beau être fils de comte, la haute société, la mode et son apparence physique lui étaient indifférents. Ce qui l'intéressait, c'était l'étude et les livres. Elle s'était sentie à l'aise avec lui, en sécurité. Et quand il l'avait demandée en mariage, elle avait accepté sans hésiter.

Cela ne constituait pas des bases idéales pour un mariage, mais elle avait fait en sorte que le leur soit heureux. Elle s'était ennuyée plus souvent qu'à son tour au presbytère et avait maintes fois regretté que Teddy ne soit pas plus romantique, plus démonstratif, plus... plus quelque chose.

Il lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection et de gentillesse, cependant, et elle avait fini par l'aimer. Oh, pas de la façon dont elle avait rêvé d'aimer un homme, sans doute, mais les rêves deviennent rarement réalité, après tout. Elle avait tout fait pour lui faciliter la vie, fermement décidée à ignorer son ennui et la monotonie de la vie au presbytère.

Sa mort prématurée avait brisé sa vie. Pendant quelques mois, elle avait cru qu'elle ne pourrait jamais cesser de pleurer, que le soleil ne brillerait plus jamais pour elle, que rien ne lui redonnerait le goût de vivre. Malgré l'invitation de ses beaux-parents à venir vivre avec eux à Rotherham Hall, elle était retournée chez son père, où elle avait emmené Bridget, et c'est là qu'elle vivait depuis.

Si l'on pouvait appeler cela vivre...

En réalité, sa vie était en suspens. Alors qu'une partie d'elle-même aspirait à un peu de gaieté et à une nouvelle existence, une autre se recroquevilait dans son cocon. Elle s'y sentait tellement en sécurité ! Mieux valait y rester. Ainsi, elle risquait moins d'éprouver une nouvelle fois la douleur de perdre l'être autour de qui tournait sa vie.

Mais elle devait partir le lendemain pour Rotherham Hall, où elle passerait trois semaines avec sa belle-famille pour fêter le soixante-cinquième anniversaire du comte. Ce séjour aurait dû être sans risque, puisqu'il s'agissait d'une fête de famille. Malheureusement, la comtesse de Rotherham avait une conception très particulière



de la famille. Pour elle, les proches s'étendaient bien au-delà des enfants, des frères et sœurs, des oncles, des tantes, des neveux et nièces et des cousins. De très lointains parents étaient considérés comme faisant partie de la famille.

Elle ne serait absolument pas en sécurité à cette fête d'anniversaire. Et la comtesse avait clairement écrit dans sa lettre d'invitation – ou de convocation – qu'elle entendait bien trouver un nouvel époux à Diana.

La jeune femme aurait dû en rire. Elle n'avait eu besoin de personne pour trouver son premier mari, après tout, et elle avait tenu bon quand ses parents avaient essayé de la dissuader. Et elle avait maintenant vingt-trois ans, elle était adulte et savait ce qu'elle voulait.

Mais elle connaissait bien la comtesse de Rotherham. Elle l'aimait beaucoup, d'ailleurs. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le comte et la comtesse avaient toujours eu un faible pour Teddy, et ils avaient étendu cette affection à l'épouse de leur plus jeune fils. Elle savait aussi que la comtesse était une marieuse invétérée. Elle l'avait vue à l'œuvre plus d'une fois, mais jamais elle n'aurait pensé compter un jour au nombre de ses proies. La comtesse se vantait de n'avoir jamais manqué d'unir les personnes qu'elle avait décidé de marier. Et elle affirmait avec orgueil qu'aucun de ces mariages ne s'était jamais révélé malheureux.

L'intuition de Diana lui disait que sa belle-mère allait être une adversaire redoutable...

Et tout cela allait commencer dès le lendemain. Elle s'apprêtait à quitter son cocon pour se jeter dans les griffes de la comtesse de Rotherham.

On aurait eu la migraine pour moins que cela.

Elle s'enfonça plus profondément sous les draps et fit de son mieux pour ne plus penser à ce qui l'attendait. Il fallait qu'elle dorme. Elle devait se lever tôt le lendemain matin, et une longue et fatigante journée de voyage l'attendait.

Mais le sommeil ne venait jamais quand on l'appelait. Elle avait beau fermer les yeux et tenter de se perdre dans une de ses rêveries où elle avait pris l'habitude de se réfugier quand elle cherchait le sommeil à côté de son mari endormi, rien n'y faisait.

À l'époque, elle s'était reproché ces songes vains, et ils ne lui étaient d'aucune aide maintenant. Le lendemain, quoi qu'il arrive, elle devrait quitter le deuil – même si cela faisait plus d'un mois qu'elle avait renoncé au noir, et même au gris – et reprendre pied dans la vie.

Elle essaya de rafraîchir son front en y posant la main et se retourna dans son lit.

Elle aurait voulu ne pas aller à Rotherham Hall.

Elle aurait voulu que sa migraine cesse.

Elle aurait voulu que Teddy dorme à côté d'elle.

Elle aurait voulu qu'un jour, un homme vienne faire du monde environnant un endroit grisant.

*Oh, Teddy, Teddy...*

## 2

Étant donné que les dix-huit invités qu'attendaient le comte et la comtesse de Rotherham, sans compter les deux bambins de leur fils aîné, devaient tous arriver à peu près en même temps, que deux groupes différents se trouvent voyager au même moment sur la même route à une dizaine de lieues de Rotherham Hall n'avait rien de particulièrement étonnant.

Même ainsi, chacun des deux groupes en question aurait probablement ignoré la présence de l'autre si les nuages menaçants qui obscurcissaient le ciel depuis plusieurs heures n'avaient décidé de déverser leur contenu sur leurs têtes en milieu d'après-midi. Ces nuages étaient particulièrement imprévoyants. Il ne leur était pas venu à l'idée d'économiser un peu leur humidité pour faire pleuvoir modérément de façon continue pendant quelques heures, et ils avaient préféré se vider d'un seul coup dans un déluge qui ne dura qu'une petite heure.

Cette petite heure avait cependant suffi à transformer la route en un borbier innommable qu'on aurait pu aisément qualifier d'infranchissable. Mais il y avait là une voiture fermée, un cabriolet conduit par un gentleman et un cheval avec son cavalier qui n'avaient d'autre choix que de poursuivre leur route ou de chercher refuge derrière une haie.

Le cavalier, qui se trouvait être le marquis de Kenwood, se serait volontiers arrêté. Sa monture pataugeait à loisir et l'éclaboussait généreusement de boue, l'eau qui dégoulinait de son chapeau lui obscurcissait la vue, et un filet d'eau glacée coulait dans son cou. Qui aurait cru qu'on était en plein mois de juin ?

Il se redressa pourtant, plein d'espoir, lorsque Lester Houndsleigh, le passager du nouveau coupé d'Ernie, le héla pour lui désigner un refuge bien-venu. La misérable petite auberge blottie pratiquement au bord de la route lui apparut comme la porte du paradis. La perspective de se retrouver au sec devant un bon feu de cheminée, une pinte de bière à la main, était mille fois préférable à l'abri sommaire d'une haie.

Lord Crensford, fier comme Artaban de son coupé tout neuf et des deux chevaux acquis pas plus tard que la veille chez Tattersall<sup>1</sup>, n'était pas disposé à se laisser intimider par un détail aussi insignifiant qu'un peu de boue. Il fallait s'arrêter

---

1. Tattersall : marché aux chevaux fondé en 1766 par Richard Tattersall, très à la mode aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. (*N.d.T.*)

à cette auberge, bien entendu, et cet orage était bien ennuyeux, mais avec un magnifique véhicule flambant neuf, il n'était absolument pas nécessaire de prendre la moindre précaution. Et il se serait cru déshonoré de ralentir derrière cette grosse berline qui allait devant lui à une vitesse d'escargot.

À travers le rideau de pluie qui se déversait devant ses yeux, le marquis vit son écervelé de cousin déboîter, accélérer l'allure et dépasser la berline en tanguant dangereusement.

Et poursuivre allègrement sa route, totalement inconscient du drame qui se déroulait derrière lui.

Lord Kenwood tira fermement sur ses rênes et arrêta prudemment son cheval pour regarder, totalement impuissant, la berline pencher dangereusement dans un horrible grincement, tanguer, tourner et s'incliner encore plus. Les chevaux patinèrent, hennirent et se cabrèrent. Il fallut de longues secondes au cocher prodigieusement habile, aidé d'un langage plus que fleuri, pour redresser puis immobiliser sans dommage la berline et son équipage. Cette périlleuse entreprise menée à bien, la voiture se retrouva tournée vers la haie et les chevaux dans la direction d'où ils venaient.

De tels miaulements s'élevaient de l'intérieur de la berline que le marquis en déduisit immédiatement qu'au minimum une douzaine de demoiselles en détresse étaient prisonnières à l'intérieur.

Ernie méritait d'être fouetté en place publique, décida-t-il en mettant pied à terre dans une gerbe de boue pour courir aussi vite que possible jusqu'à la portière de la voiture. Le cocher n'avait pas

encore proféré son dernier juron qu'il l'avait déjà ouverte.

— Vous êtes en sécurité maintenant, mesdames ! s'écria-t-il comme s'il venait lui-même de les arracher aux horreurs de l'enfer.

Mécaniquement, son cerveauregistra que les passagères n'étaient que deux. Une accorte domestique, qui devait être passablement jolie quand elle se décidait à fermer la bouche et à enlever sa charlotte de ses yeux pour la remettre en place sur sa tête, hurlait comme une démente. « Quel dommage qu'elle soit née fille », se dit le marquis. L'armée avait perdu un excellent sergent-major.

Affalée contre elle, une dame n'avait pas encore eu le temps de se redresser. Une jeune dame à l'exquise beauté que sa tenue bleu ciel, ses jupons et ses bas blancs faisaient paraître encore plus féminine par contraste avec les éléments déchaînés.

Évidemment, les bas et les jupons n'auraient pas dû être offerts à son regard intéressé, pas plus que cette paire de jambes minces et joliment galbées, découvertes pratiquement jusqu'aux genoux. Et la position de son chapeau, qui avait glissé de sorte qu'un côté couvrait pratiquement son œil droit tandis que l'autre révélait une masse de boucles blondes, n'était certainement pas du goût de sa propriétaire.

— Oh, calme-toi, Bridget ! ordonna-t-elle en se relevant prestement, après un instant d'hésitation – délicieux pour le marquis – durant lequel elle parut se demander s'il valait mieux rajuster

d'abord ses jupes ou son chapeau, avant d'opter pour le chapeau. Comme ce monsieur l'a dit, nous sommes en sécurité maintenant. Je vous remercie, monsieur, mais êtes-vous l'imbécile qui vient de nous dépasser de façon aussi imprudente ?

— Non, madame.

Aucune solidarité mal placée ne poussa le marquis à prendre la défense de ses compagnons de voyage, d'autant que l'inconnue, qui avait découvert à quel point elle montrait ses jambes et s'empressait maintenant de rabaisser ses jupons, venait de rougir jusqu'aux oreilles, ce qui la rendait encore plus jolie.

— Je ne comprends pas qu'on puisse faire preuve d'un tel manque de prudence ! C'est criminel. Vous n'êtes pas blessée, j'espère ?

— Non, non, je vous remercie.

Elle se tenait à présent très droite et paraissait aussi froide que l'eau qui coulait dans le cou du marquis. À ses côtés, la servante, qui s'était tue, rajustait à son tour sa charlotte.

Le marquis porta la main à son chapeau et s'inclina légèrement, ce qui l'exposa de nouveau aux intempéries. Il n'avait malheureusement aucun besoin de sauter à l'intérieur de la voiture pour calmer des femmes hystériques en les mettant à l'abri dans ses bras réconfortants. Seule la femme de chambre avait cédé à la panique, et un mot de sa maîtresse avait suffi à la calmer.

Cette rencontre s'avérait donc éminemment décevante, après lui avoir fait miroiter des perspectives

hautement romantiques – même s'il n'était pas particulièrement porté sur la romance.

Ces deux imbéciles d'Ernie et de Lester se trouvaient certainement déjà bien au chaud devant une bonne flambée, s'agaça-t-il en remontant à cheval avec un regard désolé à ses bottes. Un palefrenier menait déjà le coupé vers les écuries à côté de l'auberge. Il ne leur était certainement pas venu à l'idée de regarder derrière eux pour s'assurer que tout allait bien.

La seule consolation qu'il trouvait, c'était que la dame aux jolies jambes allait probablement devoir s'arrêter à l'auberge, elle aussi. Essayer de poursuivre son chemin sur cette route aurait été suicidaire. Peut-être aurait-il une autre chance avec elle, finalement. La chance paraissait lui sourire, en dépit du mauvais temps.

Il foudroya du regard un palefrenier qui l'observait depuis les écuries. Le garçon craignait visiblement de se mouiller s'il allait chercher le cheval du marquis. Cette mauvaise impression ne fit que grandir lorsque Jack vit ce même palefrenier conduire sa monture à bout de bras de peur d'être éclaboussé de boue.

Eh bien, cette auberge promettait !

Même si elle éprouva un profond soulagement lorsque la berline s'arrêta devant l'auberge, Diana hésita à descendre. Il lui semblait hautement improbable de pouvoir poursuivre son voyage, mais si elle était partie avec si peu de domestiques, c'était justement parce qu'elle comptait arriver à